SISTER ANNE, THE 'FRENCH NUN'

(Source : SMHA)

Préambule

La famille

Fille aînée de Robert Bizalion et de Paule Balaÿ, Anne Bizalion naît en Allemagne le 5 février 1924. Son père, alors ingénieur des Eaux et Forêts, fait partie de ces fonctionnaires que la France envoie chez l'ennemi récemment vaincu (la Première Guerre mondiale s'est terminée il y a seulement six ans), pour le pacifier. L'occupation française, même non belliqueuse, n'est guère appréciée des autochtones et Anne, plus grande, se souviendra d'avoir reçu des *noms d'oiseaux*.

Deux frères viendront au monde après Anne : François d'abord, Michel ensuite. Puis quatre filles : Elisabeth, Geneviève, Marie-Arlette et France, petite dernière qui malheureusement ne vivra qu'une année et demie et décédera le jour de Noël 1940.

Au retour d'Allemagne, la famille s'installe à Grenoble et cette région lui restera chère : jamais Anne n'oubliera ces espaces de liberté et de respiration, cette *vision sans limites*, grandiose, de son pays d'origine dont elle dira, bien plus tard :

"Les montagnes d'où je viens, les Alpes, rien n'y arrête le regard, c'est un espace sans limites, tout change tout le temps, la lumière, le paysage, la perspective. J'allais à l'école à bicyclette et devant moi, ce paysage infini, toujours changeant. Cela vous façonne et vous marque à vie[1]*."*

Anne a quinze ans lorsque la guerre éclate. Les années qui vont suivre seront particulièrement éprouvantes pour les siens : deuils, pertes subites d'êtres chers, voient la famille se réfugier, pour les grandes fêtes catholiques, à Arles, berceau des Bizalion. Les familles qui se sont unies par le mariage de Paule et de Robert, sont de vieilles familles de France, soudées par d'intangibles valeurs, le travail, l'esprit d'entreprise, le sens de l'honneur. Anne a-t-elle alors manifesté une vocation religieuse ? Il semble que oui, elle aurait d'ores et déjà exprimé le souhait d'entrer dans les ordres. Ce qui n'était pas inhabituel à cette époque et à cet âge.

Mais l'une des caractéristiques de cette adolescente, par ailleurs douce et affectueuse, est la détermination, elle suit son idée, elle va jusqu'au bout…

---

[1] *Rutherfurd – Living History* – A conversation with Lorna Bourg and Anne Bizalion (Transcription) – https://livinghistory.sanford.duke.edu/interviews/lorna-bourg-and-anne-bizalion/

Il faudra néanmoins – car ce sont les parents qui décident ! – passer par l'étape de la "rue Monsieur", pendant trois ans. La "rue Monsieur" est célèbre en ce temps-là à Grenoble : les jeunes filles de bonne famille s'y retrouvent pour tout apprendre de la tenue d'une maison, tout savoir du rôle qui les attend, bonne épouse et excellente mère de famille. Anne se plie, patientera jusqu'à ce que vienne le temps de mettre en œuvre sa première décision d'adulte.

La décision

1945. La guerre, enfin, est finie. Le 28 juin 1946, Anne prend le voile chez les Dominicaines Missionnaires des Campagnes, un ordre fondé en 1932. Ce sera une des grandes lignes fortes de la destinée de la jeune femme que cette détermination à aller jusqu'au bout de ses décisions. Il faut dire que sa personnalité s'était affirmée tôt, la jeune fille n'était-elle pas « Akela », cheftaine scoute chez les Louveteaux et les Jeannettes ? Déjà son sens des responsabilités, son goût pour la vie en collectivité s'étaient révélés. Et elle avait, sans y être obligée, passé avec succès son baccalauréat, ce que peu de jeunes filles faisaient alors. Sa vocation était bien connue, elle n'avait jamais caché son souhait de devenir religieuse, au contraire en avait, avec assurance, en toute simplicité, fait part autour d'elle. Répondant à une véritable vocation, elle s'en allait vers un monde que peu choisissent, celui des fidèles qui vont se consacrer à Dieu en vivant parmi les hommes, se donnant entièrement, en faisant leur raison d'être !

Les Dominicaines Missionnaires des Campagnes

Le monde appelle les prêcheurs, telle est la mission de l'ordre des Dominicains, fondé en 1215 à Toulouse par Dominique, le saint d'origine castillane. *"Le renouvellement perpétuel est pour les Dominicains une condition de la fidélité profonde. C'est donc en regard de l'évolution du monde que leur histoire devrait s'écrire*[2]*."* Parler de Dieu aux hommes et aux femmes de leur temps, s'inscrire dans la vie de tous est déjà le programme qui s'offre à la nouvelle religieuse qui, au bout de six années de noviciat, a prononcé ses vœux définitifs le 6 mai 1954 (sa Profession Perpétuelle) et pris le nom de sœur Anne-Catherine. Elle a maintenant 30 ans et les préceptes de l'Ordre, il faut bien l'avouer, semblent faits pour elle : *Louer, bénir et prêcher*, parcourir le monde avec confiance, sortir du monastère pour vivre avec les autres. Faire œuvre de prêcheur couvre une aire des plus vastes et ne se limite pas à la religion, bien au contraire il s'agit de travailler dans tous les domaines, ceux de l'éducation, de la recherche, et même de la finance.

[2] "Les Dominicains" – *Encyclopédie Universalis* - https://www.universalis.fr/encyclopedie/dominicains/

Évoquant l'Ordre auquel elle appartient, elle en dira :

"We (members of the order) are not institution oriented. Originally, we were involved in work with Christian communities, which means work with human communities[3]*."*

Anne Bizalion ne s'en doute certainement pas mais son histoire est déjà liée aux préceptes fondateurs de l'Ordre qui l'a accueillie.

Les Dominicaines Missionnaires des Campagnes ont pour mission de se rendre sur tout le territoire, et la France est avant tout, après la fin de la guerre, un pays agricole, c'est dire si les missions qui attendent les religieuses sont nombreuses !

Sœur Anne-Catherine aura séjourné chez les Sœurs à Champagnole dans le Jura du 25 mai 1948 à juillet 1955[4]. Mais un tout autre chemin va l'appeler…

Un appel d'Outre-Atlantique

Au couvent, une bien curieuse demande est arrivée de très loin, d'Outre-Atlantique. Là-bas, l'évêque de Louisiane a adressé aux Dominicaines une étrange requête : des religieuses françaises seraient-elles disposées à se mettre au service de l'évêché américain, pour une durée déterminée ? Il s'agirait d'aider les ouvriers agricoles des plantations (les immenses plantations de canne à sucre des riches propriétaires sudistes), que la ségrégation a maintenus dans une situation de quasi-esclavage. Les aider à devenir des hommes libres, capables de subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Et, pour cela, il est absolument nécessaire que ce soit des non-Américains qui s'en chargent. Les blessures du passé sont trop vives, trop présentes, la méfiance et l'inimitié règnent sur deux mondes qui ne vivent pas ensemble. La présence d'Américains, même bien intentionnés et persuadés de l'évidente égalité des Noirs et des Blancs, même venus des États du Nord, serait mal ressentie par les populations locales. Lesquelles ne manqueraient pas de voir, dans ce nouvel apprentissage de la liberté, quelque avatar de l'ancienne domination des *maîtres*, les tout-puissants propriétaires qui, il n'y a pas si longtemps, avaient pouvoir de vie et de mort sur leurs esclaves.

Il fallait, pour mener à bien cette œuvre civilisatrice, pacificatrice, des tiers, des éléments extérieurs, n'ayant, ni de près ni de loin, rien à voir avec les combats passés, avec l'histoire fracturée de ce pays si vaste et si différent du nôtre.

Pourquoi des Françaises ? Plus proches par la culture et par la langue, des nonnes anglo-saxonnes n'auraient-elles pas été à leur place ? Mais la Louisiane n'est pas un État comme les autres, ses liens avec la France sont bien réels, présents dans une langue toujours vivante, qui

---

[3] THE DAILY IBERIAN – 12/11/1982 - *Sister continues to help workers*

[4] Correspondance de sœur Marguerite Renaudin

différencie et authentifie les habitants de ce territoire pourtant américain, le 25e État des USA. Le *cajun*, langage du terroir, est un français difficile à comprendre mais un français tout de même ! Qu'ils soient descendants des Acadiens (*Cajun* n'est autre que la déformation de *Cadien*) déportés par les Anglais au XVIIIe siècle, ou colons installés sur ce vaste territoire au bord du golfe du Mexique au cours des vicissitudes de la présence française, ou encore réfugiés français fuyant la grande révolte de Saint-Domingue, leurs liens avec la France sont manifestes. Aussi la demande de l'évêque se justifie-t-elle : seules des nonnes françaises, en lieu et place d'Américaines, même religieuses, sauront se faire accepter de la population noire qui, depuis la fin de l'esclavage, n'a jamais, en réalité, quitté les champs de canne à sucre. C'est ainsi que des Dominicaines rurales sont, très logiquement, invitées à se rendre, en ce milieu des années cinquante, en Louisiane.

Elles seront trois à partir. On imagine comme ce choix fut délicat, comme les supérieures du couvent eurent à cœur de désigner sinon les meilleures d'entre elles, du moins celles qui présentaient les qualités requises pour ne pas décevoir Monseigneur ! Celles qui auraient l'autonomie nécessaire, la fermeté, la douceur et de grandes aptitudes à se faire à une vie inconnue, si loin des campagnes de leur pays. Sœur Anne-Catherine, et avec elle toute la communauté, les regarde partir, attend déjà les nouvelles qu'elles donneront à leur arrivée prochaine.

Un terrible accident

Elles étaient trois ; toutes trois qui sont mortes, ensemble, dans un terrible et fréquent accident, dans leur voiture lors du passage d'un train. Là-bas, en Louisiane, à cette époque, il semble que les voies ferrées étaient peu ou pas sécurisées, des accidents de cette sorte se produisaient et ils étaient mortels, on n'y survivait pas ! Quel sort douloureux pour les trois missionnaires de la petite communauté ! Malgré cette tragédie, il faudra désigner d'autres sœurs car la mission reste à accomplir. En dépit de sa jeunesse, Anne avait été remarquée : son enthousiasme, son assurance avaient produit leur effet. On apprit qu'elle allait partir à son tour avec deux de ses compagnes, pour aider les populations d'anciens esclaves comme il se devait.

Rencontre avec la Louisiane

Qui se préoccupe en France de ce territoire si lointain, vendu en 1803 par Napoléon aux États-Unis d'Amérique ? Dans les années cinquante, que sait-on vraiment de cet immense espace, de sa population, de ses villes ? La ségrégation y bat son plein mais la France d'après-guerre a d'autres priorités, bien que la sensibilité nationale comme la culture française accordent une large place à l'égalité raciale et par conséquent se choquent légitimement de la poursuite des inégalités entre Noirs et Blancs, où que ce soit. Mais cela se passe très loin de nos frontières : il faut l'avouer, on a peine à en mesurer l'ampleur et la portée de ce côté-ci de l'Atlantique.

Ce n'est pas le cas de sœur Anne-Catherine qui, des années plus tard, dira :

"Then, when I came to this country, we were aware - I came in the mid-50s - of the racial problems. That's one of the reasons why I came[5]*."*

Comme soi-même, quelle que soit la couleur de sa peau, quelle que soit sa différence, l'étranger est, pour un chrétien, un autre soi-même.

La conscience précoce de l'universalité des problèmes humains semble venue de l'expérience directe de la guerre, une expérience que la jeune fille, alors avec sa famille à Grenoble, éprouve avec lucidité. À cette époque, tout était plus difficile, le chef de famille devait faire face quoi qu'il advienne et on peut imaginer les difficultés rencontrées pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille et comprendre comment une soif de justice naît alors et perdurera dans l'esprit de la jeune fille. Un sens très vif de la justice sociale, qu'elle exercera tout au long de sa vie, trouve ainsi son origine dans ces années charnières**.**

De la période d'occupation lui est venue aussi une sorte de fatalité raisonnée ou plus exactement une acceptation, en forme de constat, des manifestations de l'activité humaine. Elle fait preuve d'une maturité rarement rencontrée à un si jeune âge, que l'on ne peut s'expliquer que par le vécu des souffrances de la guerre. Sans doute pourrait-on en dire autant de tous les jeunes gens à peine adultes lorsque se termine la Seconde Guerre mondiale : impossible pour cette génération, qui n'a pas combattu mais qui en a tant vu, de s'en laisser conter, impossible de se résoudre à la candeur, à la naïveté. Anne dira :

" On était occupé, durant toutes ces années de guerre, par les Allemands et les Italiens ; c'était très dur puis sont venus les Russes, les Américains, c'était eux les vainqueurs. Pour

---

[5] *Rutherfurd – Living History* – A conversation with Lorna Bourg and Anne Bizalion (Transcription) – https://livinghistory.sanford.duke.edu/interviews/lorna-bourg-and-anne-bizalion/

nous, nous nous rendions compte que la guerre continuait d'apporter son lot de désordres et de pouvoir, impactant les populations[6]*…"*

Expérience de l'occupation puis d'une victoire qui ne sait pas toujours se montrer respectueuse des peuples natifs, souvenirs des difficiles années 30, de la période du Front populaire. Pour sœur Anne-Catherine, une prise de conscience fondatrice découle de ces années cruciales, celle d'une universalité des problèmes, au-delà des nationalités, des différences de race et de culture : la guerre, l'injustice, le mal et le malheur sont également infligés, où que l'on naisse ou vive. Et la détermination à les combattre doit rester forte et entière.

"Lorsque j'ai quitté la France en 1956, confiera-t-elle, *je savais que c'était sans retour. Je savais qu'il me fallait devenir une Américaine, une Américaine de Louisiane, que je devais changer de culture. Car il doit y avoir enracinement*[7]*." "You have to be part of."* Et elle poursuivra : *" Changer de culture ne peut se faire deux fois dans la vie, aussi je savais qu'il me faudrait du temps pour devenir Américaine et qu'en conséquence il n'y aurait pas de retour en arrière possible*[8]*."*

En Louisiane, les plantations sont toujours là. Ces magnifiques demeures, caractéristiques du Sud, aux péristyles d'une éblouissante blancheur, dans un décor d'arbres et de massifs fleuris qui semble incarner un paradis sur terre. Où, dans chacune d'entre elles, pouvaient travailler jusqu'à une centaine d'esclaves. Comme avant l'abolition de l'esclavage en 1865, soit il y a un peu moins d'un siècle lorsque sœur Anne-Catherine franchit l'Atlantique, elles continuent d'appartenir à de grandes familles qui ont su les conserver ou les rebâtir après la victoire du Nord sur les États sécessionnistes. Mais, infiniment plus surprenant et inattendu, - c'est le constat que ne tardera pas à faire la religieuse venue de France -, non seulement ces demeures sont debout mais leurs employés, les Noirs descendants d'esclaves, sont encore et toujours dans les champs, travaillant à la récolte des cannes à sucre.

Un monde survivant

Pourtant bien des choses ont changé : l'industrie pétrolière s'est développée vers 1910 et les anciens esclaves, pour certains d'entre eux attirés par des salaires meilleurs, quittent l'agriculture sucrière. Quant aux grands propriétaires terriens, ils savent qu'ils ne dureront qu'en acceptant de mécaniser leurs moyens de production. Officiellement, depuis l'abolition, la ségrégation n'existe plus. Mais les Blancs fuient les centres-villes en se repliant dans de confortables banlieues où les Noirs n'ont pas les moyens d'habiter. L'école est obligée,

---

[6] *Ibid.*
[7] *Ibid.*
[8] *Ibid.*

légalement, d'accepter des enfants noirs. Cependant, partout la théorie résiste à la pratique. D'autant plus qu'une législation locale, insidieuse, habille de vertu les réticences au changement.

Combien de temps sœur Anne-Catherine a-t-elle mis à saisir tout cela ? À son arrivée, elle agit avec le sens de l'organisation, le pragmatisme qui la caractérisent : puisqu'elle doit vivre dans un pays dont elle ne connaît pas la langue, il faut l'apprendre ! Puisqu'elle doit aider autrui, il lui faut se former, s'en donner les moyens, de manière exhaustive et concrète ! L'inscription en sciences sociales à l'Université la plus proche est la solution évidente : aussitôt dit, aussitôt fait ! Une nonne française à l'université de la Nouvelle-Orléans !

En route pour Tulane

Aujourd'hui encore, l'Université de Tulane s'annonce comme différente, insistant sur le réel, l'acquisition de vraies compétences. C'est dans ce campus, au milieu d'arbres séculaires entourant le vaste bâtiment aux tourelles blanches - évocatrices d'un manoir européen-, que sœur Anne entreprend un cursus de trois ans qui la mènera à un diplôme de sciences sociales. L'apprentissage de la langue est simultané, elle parlera bientôt non seulement l'américain mais aussi le *cajun*, la langue des pauvres qu'elle a eu à cœur de découvrir et de pratiquer pour être au plus près de ses nouveaux concitoyens, presque déjà ses compatriotes.

Étudiante, elle va se lier avec une condisciple américaine, qui jouera dorénavant un grand rôle dans sa vie : il s'agit d'une jeune femme originaire de Louisiane, Lorna Bourg, qui n'est pas religieuse mais partage les idées d'Anne-Catherine, leur dialogue ne cessera plus ! C'est sur la base de cette complicité intellectuelle autant que spirituelle que se situent d'emblée les relations qu'entretiennent sœur Anne-Catherine et Lorna, bientôt rejointes par le *troisième homme*, le père A.J.Mc Knight, fervent militant des droits civiques.

Le mouvement des droits civiques : l'Amérique en effervescence

La question noire. Comment y échapper ? En Louisiane, comme dans les autres États du Sud, le parti pris, de longue date, est celui de l'évitement. Certes, l'esclavage est aboli, certes, les droits seraient les mêmes pour tous, à en croire la Constitution. Mais dans les faits, rien de semblable !

Pour contourner les termes de la Constitution, les anciens États esclavagistes ont mis en place des lois locales, parfaitement ségrégationnistes, qui s'appliquent depuis 1876, soit quelque dix années après la fin de la guerre civile. Ces lois, dites *Jim Crow* du nom d'un personnage de fiction dépréciant les Afro-américains, instituaient une frontière étanche entre Noirs et Blancs avec le leitmotiv hypocrite *séparés mais égaux*, aboutissant à une véritable

ségrégation des descendants d'esclaves. Ségrégation dans les écoles, les transports, les salles de spectacles, les restaurants, les églises et même les cimetières ! Toutes les circonstances de la vie en société étaient revues à l'aune de cette immense discrimination dont le pays subit encore aujourd'hui les effets délétères. Un pasteur noir, Martin Luther King, va s'élever contre elle, mener de manière non-violente sur la scène nationale et internationale la cause des Noirs, faisant derrière lui de nombreux émules mais aussi d'irréductibles opposants.

Sœur Anne-Catherine sait tout cela, elle l'a dit, c'est une des raisons pour lesquelles elle est venue. Lorsque le nouveau président Kennedy, élu le 8 novembre 1960, un siècle après l'abolition de l'esclavage par le président Abraham Lincoln, engage la *déségrégation*, de là où elle se trouve, elle s'inscrit, pleinement et sans détour, dans ce combat.

Un diagnostic, *Behind the Cane Curtain*

Toute situation requiert une analyse, un diagnostic, du moins lorsque, comme sœur Anne-Catherine, on regarde le monde avec sagesse et esprit d'analyse. Quelle analyse la jeune femme fait-elle de la situation ? On la sait consciente des tensions raciales aux USA, des divisions de l'opinion. Elle pourrait, et on le comprendrait, se contenter de choisir un camp contre l'autre, pour des motifs moraux et sensibles. Or, avec un esprit affûté, objectif, universitaire en quelque sorte, elle se livre à une analyse exhaustive du monde où elle se trouve immergée.

Le sort des ouvriers des plantations de canne, descendants d'esclaves, est sa feuille de route. Qui sont ces hommes, ces femmes, ces enfants ? Combien sont-ils ? À quoi ressemble leur vie ? Dans les premières années qu'elle passe en Louisiane, tout en suivant à l'Université de Tulane sa formation sociale, elle va se faire une idée très précise de ceux qu'elle est venue aider, *sur le terrain* que dorénavant elle ne cessera plus d'arpenter.

Pas de doute, ils sont pauvres. Mais surtout et c'est une découverte stupéfiante, ils sont invisibles ! *The Cane Curtain* sera d'ailleurs le titre d'un reportage réalisé et diffusé par *CBS News* qui fera date[9].

Les plantations vont bien, elles rapportent, elles prospèrent d'autant plus que la mécanisation des tâches a simplifié le travail, en accroissant les cadences. Néanmoins, les saisonniers sont toujours nécessaires, tous les planteurs y ont recours. Qui sont-ils, ces saisonniers ? Eh bien, tout simplement les descendants de ceux qui étaient esclaves sur ces &[2]plantations. Situation fort simple à tous égards pour les propriétaires terriens et producteurs.

[9] Morley Safer - CBS TELEVISION NETWORK – *The Cane Curtain* – 31 décembre 1978 : *" We want to report about Americans who 've been left behind (…) the cane curtain."*

En effet, les enfants des anciens esclaves sont restés là. Ils habitent toujours les cases construites pour et par leurs ancêtres.

Le travail des ouvriers agricoles est plus ou moins assuré, ils mettent ainsi les pas dans ceux de leurs parents, telles des bêtes de somme. Mais ce que découvrent sœur Anne-Catherine et, avec elle, les amis qu'elle s'est faits à l'Université, dont Lorna, sa future co-équipière, c'est que le salaire de ces ouvriers agricoles, très faible,[10] ne leur est versé qu'une fois l'an. Les conséquences sont surprenantes : lorsque ces hommes et ces femmes viennent chercher leur dû, sont décomptés tous les achats de la vie quotidienne, achats alimentaires, énergétiques, médicaments, bricolage, etc. Parfois, il ne reste rien du salaire annuel et parfois aussi, il y a dette. Aussi, la pauvreté, l'incapacité absolue de s'enrichir sont-elles caractéristiques de la situation de ces travailleurs, de leur maintien dans ce qu'il faut bien nommer *un quasi-esclavage*[11].

Ce constat d'une vie matérielle tenue en laisse est le premier que fait la religieuse, bien loin de considérations sentimentales ou personnelles. Il s'agit de faits, dont les conclusions viendront à leur tour.

Le second constat concerne le nombre de ces ouvriers. Il est impossible de le connaître avec exactitude. Les saisonniers sont appelés à travailler dans plusieurs plantations appartenant à des propriétaires distincts, aussi leurs va-et-vient sont-ils aléatoires, compromettant toute tentative de cerner leurs mouvements et leur nombre réel. Ces déplacements au fil des besoins des planteurs empêchent l'implantation nécessaire à une vie stable, une vie de famille, une scolarité normale, des soins réguliers. La surprise est grande car, de ces invisibles, pauvres parmi les pauvres, on parvient à évaluer le nombre à environ 100 000 personnes[12]. C'est tout une catégorie de la population qui échappe au sort de ses concitoyens, privée de droits, privée d'existence, maintenue en esclavage.

Dans l'air du temps, il y a les innombrables manquements à la dignité humaine que subissent ces expatriés de l'intérieur. À ces constats, déterminants pour les combats à venir, s'ajoutent les multiples occasions de vérifier qu'en Louisiane, pas davantage que dans les autres États du Sud, l'égalité des droits n'est acquise. Sœur Anne-Catherine en donne la raison :

---

[10] Lors du reportage de CBS, 2,65 $ de l'heure, le salaire minimum, mais compte tenu du caractère saisonnier de leur travail, leur revenu est d'environ 4 000 $ par an par famille, soit la moitié du seuil de pauvreté.

[11] *Ibid.*, Morley Safer : *"Nothing's really changed since before the Civil War, except you're not called slaves any more, you're called plantation workers."*

[12] Selon un article du Los Angeles Times – *Sugar Country : the Sweet-Sour Smell of Success* – du 23 décembre 1974, ils seraient 15 000 ouvriers agricoles et 90 000 personnes en dépendant vivant dans 17 comtés du sud-ouest de la Louisiane.

"The trouble here is that we did not have a civil rights movement (…) in the 1960s. It jumped over us from Mississipi and went to California (…)[13]*"*

Un système

Il fallait comprendre et reconnaître un système, c'était la première chose à faire, pour en saisir les tenants et aboutissants, et pour le combattre. La religieuse comprend qu'il ne s'agit pas de sortir quelques familles de la pauvreté, où elles seraient tombées par mégarde, malchance ou manque de discernement ; il s'agit au contraire de les extirper d'un système à l'œuvre, ici en Louisiane, un système d'exclusion, de privation d'un statut décent et reconnu, de précarisation organisée aux multiples manifestations. Sœur Anne-Catherine insistera sur ce point :

"Conditions have remained hidden here by a system that controls the social, political, religious and economic life of the region[14]*."*

Jusqu'à peu de temps avant les années 60, un système paternaliste s'appliquait dans les plantations : les ouvriers habitaient sur place, bénéficiaient parfois d'écoles et d'hôpitaux selon la générosité de leur *boss*. Une – très - relative protection existait, les préservant de trop de pauvreté. Mais la mécanisation de la production, remplaçant le travail manuel, a fait voler cela en éclats. Plus besoin de travailleurs à demeure, des emplois précaires, de saison, suffiront dorénavant. D'où le déplacement des populations, d'une plantation à l'autre, d'une cabane à l'autre, alors que les structures patriarcales du passé disparaissent. D'où la paupérisation et la déclaration de guerre à la pauvreté, lancée par le tout nouveau Président Kennedy : *War on Poverty*, cette guerre qui fera dire à Lorna Bourg que *"Sister Anne was one of the very beginning people on the War of Poverty in Louisiana*[15]*"*, engagement que sœur Anne-Catherine eut à cœur de développer jusqu'à l'assassinat de Kennedy qui mit fin à ce beau programme.

Malgré cette "déclaration de guerre", peu de gens étaient conscients de la situation de ces familles invisibles, composées de nombreuses femmes et d'enfants, se tenant à l'écart, sans statut ni protection d'aucune sorte.

Il était temps, fort de ce constat éclairant, de cette découverte d'un système spécifique que l'on peut nommer *plantationism*, il était temps de prendre les choses en main.

---

[13] Los Angeles Times – 23 décembre 1974 - *Sugar Country : the Sweet-Sour Smell of Success.*
[14] *Ibid*.
[15] *Rutherfurd – Living History* – A conversation with Lorna Bourg and Anne Bizalion (Transcription) – https://livinghistory.sanford.duke.edu/interviews/lorna-bourg-and-anne-bizalion/

Remise de diplôme
Tulane University/New Orleans – 1959

Couvent où les Dominicaines missionnaires des campagnes arrivant de France se retrouvaient

(Source : photos personnelles)

(Source : New York Times – 10 septembre 1992)

Lorna et Helen à la Bastille de Grenoble

Une action sur tous les fronts

Les années d'apprentissage :1959-1968

S'attaquer en profondeur aux causes du système est fondamental, sous peine de reproduire une situation d'assistanat qui ne résoudra rien ou alors de manière très ponctuelle.

Comment résoudre le problème ? Briser le cercle vicieux ?

Déclarer la guerre à la pauvreté, c'est lutter sur tous les fronts, éducatif, culturel, économique, social. Mais comment a commencé l'action de sœur Anne-Catherine ? Lorna Bourg, la co-équipière, cinquante ans après le début de cette lutte acharnée, dira qu'elle trouve ses racines sur le campus de l'Université du Sud-Ouest de Louisiane, là où elle a rencontré Anne. Et, en effet, la lutte que mènera sœur Anne-Catherine se distingue par un constat qui va au-delà des mesures, pourtant bien nécessaires, menées par le gouvernement fédéral. Parce que, en comprenant que l'éradication de la pauvreté supposait de la combattre dans tous ses aspects, elle a simultanément compris que cela ne suffirait pas à terme, qu'il faudrait être acteur du changement : *an agent of change.* Aider les gens à se prendre en charge eux-mêmes, à devenir acteurs de leur nouvelle vie.

Les forces en présence

Pour les propriétaires et producteurs des plantations, le système est clair, il n'y a pas lieu de s'interroger, les choses sont ainsi. Il leur suffit de se situer dans la droite ligne de leurs ancêtres. Il leur semble normal, lorsqu'un de leurs ouvriers veut trouver un emploi en ville, de s'entendre appeler par l'employeur : *"L'un de tes gars est là"*. Système de bons procédés entre puissants et retour immédiat voire honteux à la case départ pour le prétendant à l'emploi citadin. Il leur semble tout aussi naturel de déduire des modestes gages qu'ils versent à leurs ouvriers les frais de nourriture, les honoraires médicaux, les prêts consentis car ils font office de banquiers, quelle banque sinon accepterait de prêter quoi que ce soit à ces travailleurs intermittents ? Que reste-t-il lorsque, une fois l'an, l'ouvrier père de famille vient toucher son salaire ? Eh bien, pas grand-chose et parfois encore pire, des dettes ! Et quid du toit de toutes ces familles ? La religieuse décrira leurs logements comme :

"little better than shacks (…) with cracks and holes in the walls, no inside water faucets, poor heating system, outhouses (…), et, ajoutera-t-elle, *"(that) can in no way be considered as just compensation for the poverty incomes received by the laborers*[16]*."*

Elle dira enfin qu'un toit misérable est non seulement le signe de l'oppression mais qu'il en est aussi la condition[17]. Non seulement les bicoques en bois que les Noirs habitent sont l'exact opposé de l'aisance sinon de l'opulence des maisons des maîtres, mais leurs occupants ne les louent ni ne les possèdent. C'est le système du *free housing*, occupation consentie contre du travail, qui peut cesser à tout moment et en conséquence constitue une infranchissable barrière à toute promotion sociale.

---

[16] Intervention de sœur Anne-Catherine devant la Commission de l'Agriculture de la Chambre des Représentants (1971)

[17] The News Journal of Rural American Women – Summer 1985

Les programmes *Head Start*

Sœur Anne-Catherine devient assistante sociale professionnelle, dans une annexe du *Charity Hospital*. Cet hôpital, édifié en 1736 à La Nouvelle-Orléans, a une histoire particulière, il relève de dispositions spécifiques : des centres hospitaliers financés par un État, avec pour cible les non-assurés, les plus précaires. Affirmant que *"tout travail mérite salaire"*, sœur Anne-Catherine fut ainsi la première religieuse à être payée aux USA, ce qui lui permit d'aider le travail de ses consœurs dans le couvent où elles résidaient auprès de la population locale, *Our Lady of the Bayou's Convent* à Abbeville.

Il faut considérer l'angle bien particulier sous lequel la jeune femme envisage sa mission : c'est la notion d'intégrité qui est primordiale dans ce choix d'une activité rétribuée, une notion - l'intégrité avant tout - qui est au cœur de l'action entreprise. L'intégrité, c'est la vérité des actes, leur juste poids, leur traduction en moyens. Cette vérité-là tourne le dos à la charité traditionnelle, laquelle demeurerait impuissante à se montrer *agent du changement.* Aussi est-ce en toute logique qu'après son diplôme, la religieuse se met au service du très vieux *Charity Hospital*, qui accueille les plus démunis et est devenu emblématique de l'assistance médicale aux populations déshéritées, majoritairement afro-américaines. Il est peu de dire qu'autour d'elle, nombreux sont ceux qui s'étonnent de cette démarche…

*Head Star*t est un programme préscolaire américain destiné aux enfants défavorisés. Lancé en janvier 1964 par le Président Lyndon Johnson et financé par le gouvernement fédéral des États-Unis, il participe de cette démarche globale, cette *"holistic approach"* dont sœur Anne-Catherine a la conviction qu'elle est la solution. Pour établir des programmes éducatifs et coopératifs, elle va travailler en étroite collaboration avec le Père A.J.Mc Knight, déjà cité.

Droits civiques, programmes éducatifs, il s'agit de prendre la question de la pauvreté à bras-le-corps[18].

Pour ce qui est des programmes éducatifs à l'intention des très jeunes enfants et de leurs familles, au cours de ces années de travail, Anne va développer les principaux axes qui aboutiront à la création de SMHA (*Southern Mutual Help Association*), la grande œuvre de sa vie. Seront abordés tous les aspects qui confortent la destinée de la pauvreté, une destinée dont il faut, impérativement, extirper les racines. Sœur Anne va à la rencontre des familles, le contact humain est essentiel. La confiance en effet ne se décrète pas, elle se gagne. Les intentions du gouvernement fédéral sont claires : aucun domaine ne sera laissé de côté dans cette guerre de position. On pénètre au cœur de vies humaines, on va, lentement mais sûrement, modifier des façons de faire, de penser, de se comporter. Et déjà l'idée que la relation avec les familles défavorisées des plantations se fonde sur une réciprocité est présente : les programmes prévoient que les adultes concèdent bénévolement des heures de travail en échange du succès attendu.

Aujourd'hui, on estime que depuis leur création, les programmes *Head Start* ont bénéficié à environ 36 millions d'enfants. Apprendre les gestes importants de la vie quotidienne, comment manger, se laver, se vêtir, se soigner, s'organiser, apprendre à communiquer, à échanger, à se comporter, se situer en société comme dans l'espace et dans le temps, comprendre le rôle de l'école, lire, écrire et compter, savoir d'où l'on vient, pouvoir

[18] Sur le programme *Head Start* : https://www.acf.hhs.gov/ohs/about/history-head-start

évaluer les forces économiques et sociales dont on dépend, c'est commencer à devenir *an agent of change.*

Head Start fut l'étape indispensable, la découverte, de l'intérieur, des mécanismes à l'œuvre dans les circuits de la pauvreté. Avec la proximité, au fil des années, des familles de salariés précaires, avec l'aide sans faille qui leur est apportée, la renommée des actions entreprises s'étend dans les territoires des anciennes plantations. Mais les tensions grandissent avec les riches planteurs, qui commencent à comprendre que les choses vont forcément devoir évoluer… et cela n'est pas de leur goût !

SMHA, la naissance, été 1969

Anne, dans le rapport qu'elle écrit de sa main bien des années plus tard, en 1996[19], dira que de nombreux facteurs furent à l'origine de la création de SMHA lors de l'été 1969. Des facteurs qui conjuguaient les multiples facettes des oppressions avec l'expérience personnelle et professionnelle des trois fondateurs : elle-même, Henry Pelet et Lorna Bourg.

Cependant SMHA naît directement de la double compréhension, du constat sans appel que la religieuse fait de son expérience : d'une part, les conditions d'oppression de la population des ouvriers agricoles des plantations sont si ancrées, si imbriquées, enveloppent d'une cotte si serrée les vies qu'elles retiennent prisonnières qu'il ne peut être question de simplement les améliorer[20]. Une gouvernance, même bienveillante, n'y suffirait pas : il faut tout changer. D'autre part, l'oppression est d'autant plus violente, voire perverse, qu'elle demeure ignorée de la majorité de la population louisianaise. Les *invisibles*, on en parle mais par définition on ne saurait les voir. Il s'agit d'amener à la lumière du jour des créatures fantomatiques dissimulées par le rideau de cannes.

La guerre est déclarée. Une guerre qui souvent passera par des combats juridiques, tel celui que remporte l'association en faisant reconnaître pour les ouvriers de la canne à sucre le droit de libre association comme un droit constitutionnel ou celui qui fait déclarer, en 1980, inconstitutionnel le fait d'enregistrer les *farm-workers* demandeurs d'emploi, de les photographier et de prendre leurs empreintes en leur faisant de surcroît acquitter une taxe de 10 $[21] ! Planteurs de canne à sucre, grands propriétaires terriens mais aussi médecins, politiciens et même religieux s'émeuvent du changement en marche, les uns craignent de perdre le contrôle de leur main-d'œuvre, les autres ont tout à gagner au *statu quo*. Les années passées à diriger le programme fédéral d'éducation ont démontré l'impact crucial de l'alphabétisation : SMHA offre, pour les adultes, une alphabétisation de base, gratuite, sur place, c'est-à-dire à l'endroit où travaillent les saisonniers. Des centaines d'adultes sur les plantations ne savent ni lire ni écrire. Ils ont tôt quitté l'école pour travailler dans les champs et aucune structure ne peut leur donner les moyens de rattraper cette immense, handicapante carence qu'est l'illettrisme.

---

[19] *SOUTHERN MUTUAL HELP ASSOCIATION, AN AGENT OF CHANGE* - 1996

[20] Dans un article du journal The Sun du 12 juillet 1981- *Life in Louisiana cane fields ruled by poverty, debt and the 'bossman'* -, le journaliste énumère les nombreuses raisons de la colère des travailleurs : *" visitors have not been free to come and go as they please, distribution of printed material is prohibited on some plantations, Silvex, a pesticide 100.000 times more lethal than cyanide, is used where they work and live (…), more than 40 percent of the workers's homes lack hot water, more than one-third of the adults are illiterate, and fewer than 20 percent of the residents are diagnosed as healthy, a condition of perpetual debt to the plantation means many of the workers see no more than $600 ou $700 in cash during an entire year (…)"*

[21] Site SMHA *:* https://southernmutualhelp.org/wp-content/uploads/2021/12/History.pdf

SMHA est mobile, c'est elle, c'est-à-dire sœur Anne, assistée de Lorna, d'Henry et bientôt de ceux qui vont les rejoindre, qui bouge, à la rencontre de ceux restés enchaînés à la terre.

Dès 1970, un programme dédié à ces familles rurales est créé : c'est le PEPI (*Plantation Education Program, Inc*) qui sera repris par des religieuses catholiques et finalement intégré dans les programmes éducatifs de l'État de Louisiane : il fait aujourd'hui partie du système scolaire. L'éducation et la santé sont la base, les vecteurs du changement. SMHA lance la coordination des soins dentaires et médicaux, puisque les centres implantés par le gouvernement fédéral ne concernent que les grandes villes. Le premier centre médical rural voit le jour en 1971. Un tissu, un réseau se crée, là où sont ceux qui n'ont rien. Ainsi de *Four Corners,* où la mécanisation des tâches de la récolte de canne à sucre a exclu toute la population rurale noire qui y travaillait. Peu à peu, SMHA se connecte à tous les acteurs des communautés prolétaires du sud de la Louisiane. Le changement est en route.

Mais le problème le plus difficile à résoudre est celui du logement. SMHA fait le point sur les conditions du logement des familles rurales comme elle dresse, simultanément, l'inventaire des besoins éducatifs et médicaux.

SMHA va s'attaquer au pire, un endroit près d'Abbeville nommé *Rabbit Hill*, si méprisé que l'on entendait dire *"Nothing good can come out of Rabbitt Hill*[22]*"*. Ce que l'association met en place en 1971 est tout à fait nouveau : avec *the Rabbit Hill Renovation Project* les habitants d'Abbeville sont invités à travailler pour réhabiliter les maisons, mais ils ne sont pas les seuls :

"More important than the reconstruction of homes, considère sœur Anne-Catherine*, is the building of community and I can see that happening every day*[23]*."*

Et grâce à l'effet d'entraînement, ce sont de nombreux membres de la communauté d'Abbeville – jeunes, businessmen et responsables publics y compris le chef de la police ! – qui s'y engagent. Au-delà même du territoire, un groupe de seize étudiants juifs venus de New York y œuvrent tout l'été, dans des conditions climatiques difficiles, contribuant fortement à la réussite du projet. Le couvent des Dominicaines d'Abbeville leur procure de bonnes conditions d'hébergement, facilitant leur travail bénévole. Pour sœur Anne-Catherine :

"What the programm has meant may best be measured in human terms[24]*."*

Rabbitt Hill devient un quartier d'Abbeville et l'expérience fait école.

Mais les planteurs ont compris le rôle de SHMA, ils craignent que leur échappe leur captive main-d'œuvre au moment des récoltes et n'ont pas hésité, par exemple, à traduire et faire emprisonner des membres de l'association au motif de… vagabondage sur la plantation. Trois d'entre eux sont arrêtés, jetés en prison ! Un juge devra statuer, future victoire pour l'association qui gagne le droit d'accès aux domaines, au grand dam des planteurs. Une victoire aussi pour les habitants des masures…

Pour posséder un logement, il faut de l'argent. Obtenir un prêt est, à l'époque où l'association attaque la question de la pauvreté sur tous les fronts, une gageure, compte tenu des mentalités des prêteurs comme de celle des emprunteurs. Pour l'instant, le système en cours est

---

[22] The News Journal of Rural American Women – Summer 1985
[23] SUNDAY ADVOCATE – 29 août 1971 – *Social Revolution at Rabbit Hill*
[24] *Ibid.*

celui de la charité ou de la subvention. Les programmes fédéraux déversent chaque année leur lot d'argent facile et rien ne change. SMHA ira jusqu'à refuser l'argent fédéral. Trop de bureaucratie, pas assez de connaissance fine des besoins locaux sont la cause de trop de divisions *"within the community, pitting poor against wealthy, government against people, white against black*[25]", dira sœur Anne.

Se désengager des fonds gouvernementaux- certes adaptés à des services ou missions ponctuels mais tout à fait inopérants pour réaliser au plan local des changements structurels et s'insérer dans une démarche globale-, l'association l'assume et le revendique, allant jusqu'à renvoyer par chèque les sommes versées, malgré la demande pressante des responsables publics la suppliant presque d'accepter l'argent[26]...

Mieux vaut se prendre en main et c'est ce que défend sœur Anne-Catherine mais ses concitoyens s'étonnent : le fait de refuser des subventions engendre scepticisme et incompréhension…

Le combat pour le logement, une réalisation exemplaire

Ce sera difficile… Il faut trouver des talents qui s'unissent dans la dynamique du logement ainsi créée *"to make the home energy efficient*[27]*". Efficient* car l'expérience doit permettre d'aller au-delà de la seule question du logement et être simultanément formatrice :

"*The whole process is a learning experience. The families have to learn home ownership. We take a supporting and educational role. We teach them how to open a bank account, how to buy insurance (…), how to plan for budgeting and how to save a little money for insurance and incidentals*[28]*"*.

À *Four Corners*, un hameau déshérité où vivent de pauvres familles noires, des femmes sont venues demander à l'association de sœur Anne-Catherine son aide pour rénover leurs logements. Rénover ? Plutôt rendre habitables, car les conditions d'une vie décente n'y sont pas réunies. En tout, ce serait 45 logements qui seraient à réhabiliter : un travail colossal.

"We told them we could not do it, but they could[29]*"*, rapporte sœur Anne-Catherine, fidèle à son choix en faveur de l'*empowerment*.

C'est ainsi que naît *Four Corners Self-Help Housing Committee*, un regroupement sans précédent, une assemblée, *une communauté* composée de ces femmes dans le besoin, qui unissent leurs forces pour trouver des solutions inédites et conjointes. Toutes les Églises locales sont invitées à se rallier à cette coalition de bonnes volontés : Saint-Peter la catholique, Saint-John la baptiste, l'église universelle Franklin. Au début, une tombola, un barbecue rapportent 1 200 $, c'est bien mais évidemment insuffisant. Alors, sous l'impulsion de sœur Anne-Catherine qui désigne un charpentier professionnel chargé de coordonner les travaux, les membres eux-mêmes du nouveau comité – des femmes en grande majorité - se mettent au travail, électricité, menuiserie, plomberie, tous les domaines de la construction trouvent, en leur

---

[25] *Ibid.*

[26] Raconté par Lorna Bourg dans *Rutherfurd – Living History* – A conversation with Lorna Bourg and Anne Bizalion (Transcription) –https://livinghistory.sanford.duke.edu/interviews/lorna-bourg-and-anne-bizalion/

[27] The News Journal of Rural American Women – Summer 1985

[28] The Sunday Advertiser – 30 janvier 1977 – *Program Enables Farm Workers To Construct Their Own Homes*

[29] THE DAILY IBERIAN – 13 janvier 1990 – *Nun tells of Four Corners self-help program*

sein, de novices mais enthousiastes apprentis, encadrés et soutenus par des professionnels volontaires.

En 1992, 26 maisons ont été rebâties de fond en comble, une douzaine d'autres sont habitables. Le résultat ne se fait pas attendre *: Four Corners* acquiert une visibilité au plan national, tout le pays connaît à présent ce nom, synonyme d'une réussite exemplaire, morale – la devise en est *"Do it yourself"* - autant que matérielle. Un reportage TV sur CNN – une chaîne à audience nationale - consacrera l'œuvre de SMHA et la renommée de sa co-fondatrice et présidente, *the French nun*.

Four Corners sera l'un des six projets retenus par la *Fannie Mae Foundation* (*Federal National Mortgage Association*[30]), pour être éligible à la récompense offerte de 25 000 $. Une autre récompense suivra, celle de la *MacArthur Foundation* de Chicago, avec à la clé la somme de 305 000 $.

***Dreams come true :* 20 ans de combat pour le logement**

Construire et posséder sa maison est devenu une réalité pour les familles d'ouvriers agricoles, titrent les premiers journaux au sujet de l'action de SMHA dès 1977[31].

Comment ? L'heure des combats est dépassée, l'affrontement a cédé la place à une autre étape. Le temps des procès n'est plus d'actualité, tel celui qui avait opposé en 1972 l'association au Département de l'Agriculture contre le gel des salaires des ouvriers par le gouvernement Nixon, se soldant par une victoire totale, avec 750 000 $ de rattrapage de salaires pour les familles de 16 000 employés[32]. Terminée aussi l'époque où les propriétaires terriens saisissaient la hiérarchie catholique pour rappeler à l'ordre *"this federally funded nun*[33]*"*. Bien oublié enfin le contexte de la fondation de SMHA, lorsque sœur Anne-Catherine et sa seconde Lorna furent évincées de leur travail d'assistantes sociales dans le programme *Heard Start* au motif d'avoir encouragé les parents à manifester pour obtenir le ramassage des ordures ménagères et la présence de gardes[34]. La récompense par des prix, par les dons est importante, elle change du tout au tout l'image de l'organisation mais elle ne tranche pas - pas encore - avec le système d'assistance aux plus nécessiteux qui demeure la règle générale, le mode usuel de l'aide à autrui.

Trouver l'argent est essentiel. Il faudra démarcher trente-deux banques avant que l'une d'elles se laisse enfin convaincre d'accepter de prêter ! En attendant, sœur Anne-Catherine et Lorna ont imaginé un…Bingo ! Ce jeu est très prisé, populaire, mais l'argent profite aux organisateurs privés. Des locaux abandonnés font l'affaire, sont réhabilités, investis par les parieurs et cela rapporte. Perfectionnistes, sœur Anne-Catherine accompagnée de Lorna n'ont pas hésité à se rendre à Las Vegas pour apprendre tout de ce jeu. Jusqu'à présent, les jeux ne finançaient pas d'œuvres de charité. Mais le plan de sœur Anne et de Lorna connaîtra un tel succès qu'elles cèderont leur Bingo à un autre organisme à but non-lucratif.

Bien plus étonnante, bien plus déterminante parce qu'emblématique d'une véritable insertion dans le tissu social, l'arrivée des banques est l'évènement qui va changer la donne.

---

[30] Société d'économie mixte à capitaux privés et mission publique, créée en 1938 par le Président Roosevelt
[31] The Sunday Advertiser – 30 janvier 1977 – *Program Enables Farm Workers To Construct Their Own Homes*
[32] SUNDAY ADVOCATE – 28 mai 1978 – *Life in the Cane Field*
[33] National Catholic Reporter - 29 juin 1979 – *Cane workers advocates battle growers, system*
[34] The Dallas Morning News – 12 juillet 1992 – *Do-it-yourself repairs rebuild town pride*

Sœur Anne-Catherine, en sa qualité de directrice de SMHA, avait résumé les actions à mener pour rendre accessible aux ruraux la propriété d'un logement décent : trouver dans le domaine bancaire et immobilier des personnes non seulement compétentes mais sensibles à l'accession des plus pauvres aux prêts bancaires comme à l'ouverture de ce nouveau marché, offrir des moyens de développement à cette nouvelle clientèle, la motiver et accroître ses compétences, donner des gages aux banques locales en se portant garant des hypothèques sur les maisons.

Défi relevé : *Four Corners*, le hameau déshérité, accède à un partenariat avec *Iberia Saving Banks*, pour le lancement de prêts à la construction d'un montant de 20 000 $. La banque fédérale de Dallas (*Federal Home Loan Bank*) participe à l'opération pour un montant plus élevé encore et c'est une somme de 210 000 $ qui peut être utilisée, avec un taux défiant toute concurrence de seulement 1% ! Ainsi sœur Anne-Catherine a mis en œuvre les actions qu'elle avait identifiées, ainsi elle a trouvé ces "personnes compétentes" et en même temps avisées, ouvrant un nouveau marché, faisant évoluer la situation socio-économique des pauvres entre les pauvres.

"Housing affordabilty and communauty revitalization are among the most pressing issues facing our nation to day[35]**",** dira-t-elle un jour, lors d'une conférence de presse en présence de dirigeants des banques et des membres de SMHA. Et, dans la même enceinte, le banquier s'exprimera ainsi :

"We are extremely impressed with the residents of Four Corners. They are improving their house conditions and quality of life by pooling together their ressources, time, and talents."

Et à l'étonnement manifesté par le journaliste de CNN, lors du reportage réalisé à Four Corners la même année (*"Banks don't deal on compassion"*), lorsqu'il interroge le Président d'*Iberia Savings Banks*, ce dernier donnera le même type de réponse, exprimant une réelle admiration pour les gens de Four Corners.

Ce combat fondamental, sœur Anne-C. le mènera jusqu'à l'aboutissement, durant toute sa vie. Peu à peu, le monde de la finance cède, il a compris, elle a su le convaincre. Prêts à 8 % consentis sur 33 ans, prêts à taux plus bas encore, partenariats bancaires, fonds privés et fonds publics, dons, legs, une dynamique est née, qui ne cessera plus.

Un charisme à toute épreuve

Nombre de témoignages l'attestent : sœur Anne-Catherine a été dotée d'un charisme à toute épreuve, dont elle use pour la réalisation de ses projets : depuis les sept familles de Jeanerette qui, en 1977, s'unissent pour construire elles-mêmes leurs maisons jusqu'aux volontaires venus du pays entier pour offrir quelques semaines de travail, jusqu'à ces nonnes dont c'était la première visite dans le Sud. Habitant l'État de New-York, elles avaient entendu parler de sœur Anne-Catherine : elles resteront cinq semaines auprès d'elle ; un couple de Californiens, lui, en visite à La Nouvelle-Orléans, entend parler de SMHA et vient donner du temps et du travail pendant ses vacances[36]. Innombrables sont les visiteurs, les bénévoles, les aides venues de partout, au fil du temps, les dons qui se succèdent, modestes ou élevés.

---

[35] Acadania Lifestyle – février 1991

[36] Morning Star – 28 juillet 1977 – *Love's at Work*

La renommée ne diminue pas, commencée avec les reportages des chaînes nationales, continuée par l'effort permanent de sa présidente et de l'équipe qui l'entoure, la motivation ne faiblit pas. Il fallait cette vision, cette assurance, partagées en particulier avec Lorna Bourg, la co-fondatrice, pour rassembler en toute simplicité mais avec une fermeté jamais découragée les bonnes volontés et les investisseurs. Il fallait cette puissance d'organisation pour poser les fondements d'une association qui aujourd'hui existe et grandit encore, agit telle une force enracinée dans le pays, une force incontournable au service des déshérités. Il fallait croire le changement possible. Avant tout comprendre que l'assistance à autrui porte en elle ses propres limites, enferme les assistés et les aidants dans des rôles étanches, joués de toute éternité. Dans des chemins parallèles où ils ne se rencontreront pas.

Comprendre que le système de la plantation rend la pauvreté plus agressive, plus invasive qu'ailleurs :

"You'll find a few places in the United States where people are poorer, but the way poverty is institutionalized here through the plantation system makes this more oppressive[37]*."*

Comprendre que les causes de la pauvreté sont multiples, qu'une approche globale seule peut inverser le cours des choses, les comportements, les savoir-faire, les attitudes, les modes de vie. Impulser le changement, le faire vivre. Y croire[38].

La foi, quelles que soient les circonstances

Dans la société des années 60, alors que le concile Vatican 2 a décidé d'adapter l'Église aux besoins du temps présent, beaucoup de choses ont changé : les prêtres ne portent plus forcément la soutane et sœur Anne-Catherine déposera, plus souvent qu'à son tour, l'habit de nonne pour endosser un costume plus adapté à la vie sur les plantations ; sa foi cependant est la base de ses actes, leur expression et leur guide. Une foi partagée par les communautés agricoles, les femmes en particulier, une dévotion qui se manifeste par leur présence en église, la communion de leurs chants et de leurs prières. Chaque maison construite, chaque terre confiée à son nouveau propriétaire sont ainsi bénies, en toute simplicité, par la religieuse française.

Sœur Anne-Catherine est portée par une vision œcuménique, elle dira :

"We are all the same family together (…) *I think there is the same hunger for a truthfulness that's coming through in the different churches."* Ajoutant : *"We may have different ways of expressing this but we are one*[39]*."*

Honnêteté des convictions, intégrité, auront raison des quelques rappels à l'ordre de sa hiérarchie qui s'alarmera, au plus fort de l'affrontement avec les planteurs, de la détermination de sœur Anne-C. Mais quand l'Amérique s'empare du sort des ruraux, quand tout le pays demande que cesse une oppression d'un autre âge, comment la hiérarchie catholique pourrait-elle rester insensible à de tels arguments ? Sur sa lancée, sœur Anne-Catherine continuera ses œuvres…

---

[37] The Sun – 12 juillet 1981 – *Caneworkers live under thumb of 'bossman'*
[38] THE DAILY IBERIAN – 27 octobre 1977 – *Conditions can change ; Will they ?*
[39] *Rutherfurd – Living History* – A conversation with Lorna Bourg and Anne Bizalion (Transcription) – https://livinghistory.sanford.duke.edu/interviews/lorna-bourg-and-anne-bizalion/

Une vision à long terme : l'éducation

Dans les plantations, en 1980, les petits Noirs vont à l'école. *" La même école que les Blancs. Mais ils ne se parlent pas*[40]*"*. Écoles et Églises partagent la même dichotomie, celle du blanc et du noir. Symétriques, opposés. Parallèles. À Jeanerette, *" celle que tout le monde appelle affectueusement Sister et que rien ne distingue des autres femmes, noires ou blanches*[41]*"* sait que l'éducation, depuis le plus jeune âge, contient les ferments du changement. On ne saurait se limiter à traiter la question du logement, cruciale en effet mais liée à l'éducation, à la santé, à la culture.

Les enfants les plus petits des plantations avaient bénéficié des programmes fédéraux que sœur Anne-Catherine dirigeait avant de fonder son association, SMHA. Plus tard, l'association dispensa aux adultes les bases d'un enseignement de niveau primaire. Mais sœur Anne-Catherine considérait qu'il fallait aller beaucoup plus loin, élire, parmi les *héritiers* du système « plantationniste », ceux qui avaient, selon leurs possibilités, autant de droits que n'importe lesquels des étudiants de leur âge à poursuivre des études supérieures. Vingt ans après la fondation de l'association, un prix nommé *Critical Difference Education Fund* est né. Il est financé par de nombreux dons anonymes pour apporter, dans la vie des descendants du *plantationism*, ce qui fera vraiment la différence, ce qui infléchira la trajectoire des descendants d'esclaves nés sur les plantations de canne à sucre.

Le premier à recevoir ce prix d'un montant de 20 000 $ est un jeune homme du nom de Tyra Yarber, futur étudiant en architecture à l'Université de Louisiane. Ses grands-parents ont toute leur vie travaillé dans les plantations. Sœur Anne-Catherine le lui remet en mains propres, en 1990, devant la personne qui aura la charge de l'accompagner durant son cursus[42]. Dans le choix d'étudier l'architecture, ne devine-t-on pas que ce jeune homme servira en retour la communauté dont il est issu ? C'est l'un des critères retenus par la religieuse et son équipe, fidèles en cela à leurs intuitions premières : s'aider mutuellement, tisser des liens d'assistance réciproque qui perdureront. Et, avec sagacité et pragmatisme, un mentor est désigné pour guider l'heureux élu tout au long de sa scolarité. Une sorte de retour sur investissement, en somme, aux antipodes d'un quelconque assistanat. Beaucoup d'autres prix suivront, une jeune femme sera distinguée l'année suivante et tant d'autres, filles et garçons, depuis !

La santé

Dans l'approche holistique qui est celle de sœur Anne-Catherine, la santé est bien entendu primordiale. La réhabilitation des logements y contribuera de fait : lorsque les murs sont solides, le toit réparé, lorsque l'eau et l'électricité fonctionnent, les conditions d'une santé normale sont déjà réunies. SMHA ira beaucoup plus loin, dans ce domaine comme dans celui de l'éducation. En mettant fin au système qui prélevait sur les gages des ouvriers agricoles le montant des consultations médicales, un pas décisif avait été accompli. SMHA crée des cliniques, de soins médicaux et dentaires, au plus près des travailleurs de la canne à sucre. Lors de la récompense qui lui est attribuée à Washington D.C. pour les services rendus aux minorités rurales dans le besoin, ce sont ces créations de dispensaires au plus près des ruraux qui sont

---

[40] Le Dauphiné Libéré – 17 novembre 1980 – *Une Grenobloise parmi les Noirs misérables des plantations de canne à sucre de Louisiane*
[41] *Ibid*.
[42] The Banner-Tribune – 23 mars 1990 – *Yarber wins scholarship*

célébrées[43], ainsi que la lutte menée contre les pesticides, destructeurs à long terme des conditions de santé.

La lutte contre les pesticides

Une religieuse américaine rejoint l'association en 1980, Helen Vinton, sœur de la Providence. Elle a étudié la biologie à l'Université, enseigné les sciences et va remplir, auprès de sœur Anne-Catherine et de Lorna Bourg, un rôle de référence scientifique et technique. En faisant prendre à l'association un tournant décisif en phase avec la prise de conscience écologique qui impacte l'ensemble de la société - et pas seulement le monde agricole -, sœur Helen devient la troisième figure qui personnifiera l'association grâce à son action résolue contre l'usage de certains pesticides, autorisés par dérogation dans les champs de canne, usage qui empoisonne les familles dans leur travail et sur leur lieu d'habitation. La SMHA va là aussi tenir un rôle important, allant jusqu'à obtenir l'élargissement du champ des prêts bancaires au profit de méthodes en faveur d'une agriculture soutenable.

Interdiction faite à des tiers de pénétrer dans la plantation

(Source : CBS – *The Cane Curtain - 1978*)

Une des nombreuses masures dans la plantation

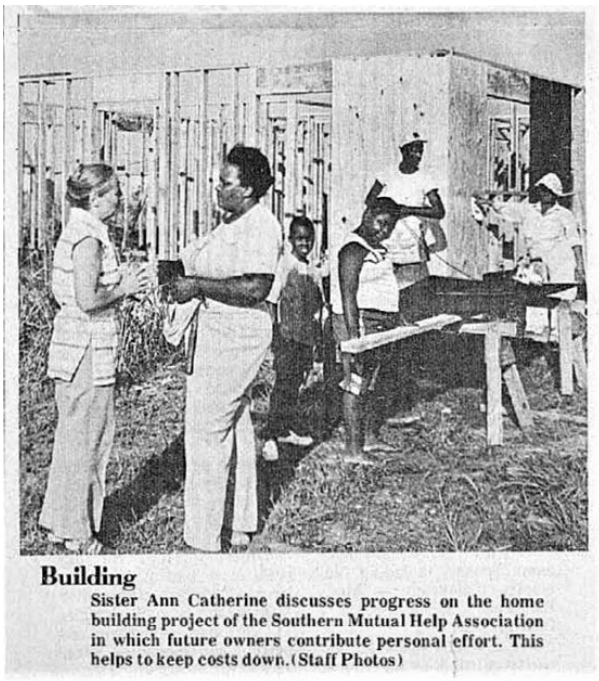
(Source : photo personnelle)

Sœur Anne interviewée

Ancienne maison de planteur, aujourd'hui musée

[43] The Daily Advertiser – 26 mai 1987

(Source : CBS – *The Cane Curtain - 1978*)



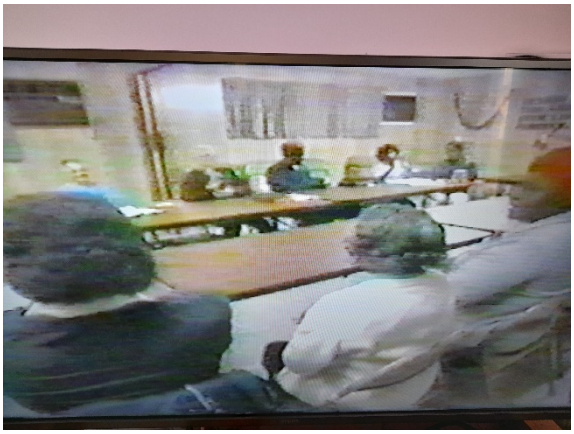
Building

Sister Ann Catherine discusses progress on the home building project of the Southern Mutual Help Association in which future owners contribute personal effort. This helps to keep costs down. (Staff Photos)

(Source : DAILY IBERIAN – 27 octobre 1977)

(Source : CBS – *The Cane Curtain - 1978*)

Remise du prix *Critical Difference Education Fund*
(Source : Banner Tribune – 23 mars 1990)



Réunion du comité de *Four Corners*

(Source : reportage CNN)

Travaux en commun à *Four Corners*

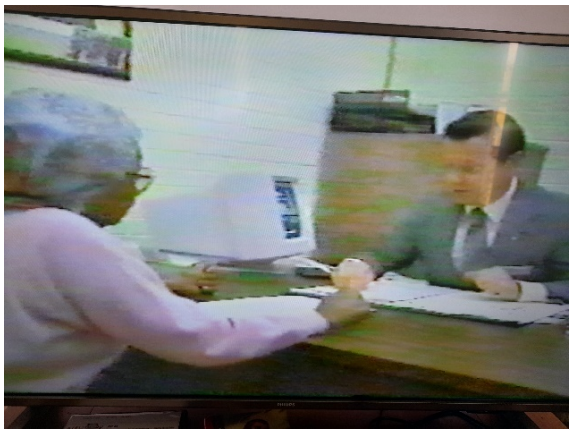
(Source : reportage CNN)

Sœur Anne fait le point des travaux à *Four Corners*

(Source : reportage CNN)

Avec le Président d'Iberia Savings Bank

(Source : reportage CNN)



Signature d'un prêt

(Source : reportage CNN)

"This Land Is My Land" (Source : Flyer de la SMHA)

Une grande œuvre pour la postérité

L'écho médiatique

Intenses et vivantes, chargées d'émotions, de combats, d'amitiés, de victoires peu à peu remportées par la vertu de l'exemple, le pouvoir de la conviction et la force de la solidarité, les années ont passé. Et le temps des récompenses est venu.

D'abord, il y a eu la notoriété, locale, très vite nationale, grâce aux médias, soucieux de relayer ce mouvement de fond né dans le grand Sud. Lors de la diffusion de *60 minutes* de la chaîne CBS en 1978, qui consacre une partie de son émission à *The cane curtain*, c'est d'emblée une dimension médiatique à l'échelon national qui s'impose. Plus tard, en 1991, CNN diffuse *Four Corners* et l'Amérique découvre un petit peuple de pauvres noirs s'activant à bâtir de modestes maisons, clous, planches et outils en main, puis, expliquant toute l'histoire, un banquier au sourire sympathique côte à côte avec une sœur en civil, blouson sportif et chemise à carreaux, qui n'est autre qu'une Dominicaine française !

La télévision a pleinement joué son rôle d'information : ce phénomène ignoré des Américains, le *plantationism*, est désormais mis au jour et l'action de l'association reconnue. Il y a eu un « avant » et un « après » ces émissions.

En parallèle, la presse écrite s'est fait l'écho des actions portées par les équipes de SMHA. La presse locale bien sûr, qui a aussi rapporté les critiques souvent acerbes – parfois les menaces - que déclenchait à ses débuts l'activité de l'association, mais aussi la presse à diffusion nationale, dont le *New York Times*[44], ou le *Los Angeles Times*[45]. Une fois les relations apaisées à mesure que s'élargissait l'impact de l'œuvre accomplie, que se démontrait le sérieux du travail effectué, que se confirmait la faveur des banques, les journaux n'ont plus tari d'éloges. L'œuvre de SMHA est relatée dans un livre de Patsy Sims qui paraît en 1981 : *Cleveland Benjamin'sDead : A struggle for dignity in Louisiana Cane Country*[46] dont le *Los Angeles Times* dira qu'elle constitue une "expérience de lecture contemporaine des *Raisins de la colère"* de Steinbeck. En somme, la notoriété a été un vecteur d'élargissement du combat de la *French nun* et des cofondateurs de SMHA, l'outil d'une prise de conscience à grande échelle, son relais indispensable.

Enfin, les institutions, les associations, la vie publique ont suivi et évalué l'action de SMHA, se sont intéressées, se sont passionnées pour les progrès du sort des communautés rurales du sud louisianais. Et aussi pour l'originalité de la démarche entreprise, son efficacité, son impressionnant "retour sur investissement", "gagnant-gagnant".

Des temps forts : le chemin de reconnaissance

Dès 1971, avant la prise de conscience du grand public, le rôle de la SMHA avait commencé à être reconnu. Sœur Anne, en sa qualité de présidente de l'association, avait été conviée dans la capitale, en qualité d'expert pour s'exprimer devant la commission de l'agriculture de la Chambre des Représentants sur la révision du *Sugar Act*. Ce sera pour elle l'occasion d'un discours mémorable, un moment extrêmement fort, qui lui permettra de mettre

---

[44] The New York Times – 10 septembre 1992 - *When Storm Got Tough, The Women Got Tougher*
[45] Los Angeles Times – 23 décembre 1974 - *Sugar Country : the Sweet-Sour Smell of Success*
[46] Patsy Sims - *Cleveland Benjamin's Dead : A struggle for dignity in Louisiana Cane Country* – Penguin Publishing Group 1981 – cité par Maguelone Lonjon dans son texte *La SMHA, vers une Louisiane nouvelle*

en lumière l'ensemble des maux qui affectent les ouvriers des plantations de canne à sucre, leur situation de dépendance par rapport à un système qui les exploite, les impacts négatifs du *Sugar Act*, dont notamment le gel des salaires décidé pour maintenir la compétitivité du sucre face à la concurrence internationale. Sœur Anne parlera sans détour devant les élus du Congrès et finira son audition en formulant onze demandes très précises, insistant sur le changement nécessaire, *"change which can be provided only by an effective and meaningfull revision of the legislation which so closely controls their lives."*

Aux États-Unis, pays de la libre entreprise, des dons qui financent les causes nobles, le rôle des prix décernés aux entrepreneurs caritatifs a une importance toute particulière : ce sont des occasions appréciées de tous de distinguer, féliciter les personnes méritantes dévouées à une cause d'intérêt général. Ces célébrations ont un fort retentissement à la fois social, civique et humain.

Les médias, radios, journaux et télévisions, ont fait avec constance leur travail d'exégèse et de louange ; les récompenses enfin, sous forme de prix réputés, convoités, le plus souvent assortis d'apports financiers, ont mis en lumière le travail de sœur Anne-Catherine, de Lorna Bourg et de leurs équipes. L'association, en cinquante ans d'existence, a reçu une soixantaine de prix. Certains d'entre eux ont été spécialement décernés à sœur Anne-Catherine, lui offrant un témoignage d'estime et de respect personnel et attachant.

Pour la première fois en 1972, sœur Anne-Catherine, accompagnée des membres du *staff* de SMHA, reçoit le prix *George S. Mitchell* à Atlanta, un prix régional qui est décerné à son association "*for having made a significant contribution toward solving problems of the poor and achieving inter-racial understanding*[47]". En 1974 suivra le *Lafayette Council on Human relations Martin Luther King Jr. Award*.

Avec *Ms Foundation for Women*, une association qui la distinguera par le *Ms Foundation Found Women Award* et dont le magazine la désigne *as one of the outstanding women in America*, arrive une reconnaissance à l'échelle du pays. Cette "distribution des prix" ne cessera pas, renforçant à partir de 1987 une dimension pleinement nationale. Ainsi, en mai 1987, le *Fay Bennett*[48] *Award for leading the fight against oppression and exploitation in rural Louisiana* lui est attribué, à Washington D.C. Puis, à deux reprises, en 1992 et en 1995, sous sa direction, le prestigieux *Fanny Mac Foundation Maxwell Award of Excellence* distinguera l'action de l'association, faisant d'elle la seule organisation deux fois récompensée de la sorte. En 1993, the *National Older Women League (OWL) Grassroots Activist Award* lui est décerné, à titre personnel, ainsi que, en 1995, le *Gray Panther's Margaret Mahler Award*, destiné à récompenser les personnes de plus de 70 ans *for examplary work on several issues*. En 1996, *the Office of Black Catholics Ministry* du diocèse de Lafayette lui remettra le *Martin Luther King Jr. Award* pour les services rendus à l'Église et à la communauté.

Sous sa direction, l'association sera également reconnue par le Président des États Unis, en 1992, comme *Point of Light*, cette distinction quotidienne créée par Georges Bush en direction de ceux – individus ou organisations – qui "*successfully address our most pressing social problems through direct and consequential acts of volontary community service*".

---

[47] Abbeville Meridional – 14 décembre 1972 – *SMHA Receives Regional Award*

[48] Fay Bennett dirige un fonds spécial qui vient en aide aux travailleurs agricoles migrants : le *National Sharecroppers Fund*

Dominicaine missionnaire des campagnes, toujours

Durant toute sa vie américaine, sœur Anne-Catherine aura résidé en Louisiane, sans jamais s'éloigner de l'endroit où elle est arrivée, à Abbeville, le 7 janvier 1956. De 1960 à 1968, elle devient Prieure de sa communauté, les Dominicaines rurales, un petit groupe de religieuses missionnaires chargées de diffuser la foi catholique dans ce coin reculé de Louisiane. Sœur Anne-Catherine, admise, en raison de ses études, à résider au-dehors, s'installera tout près, à Jeanerette, petite bourgade qui deviendra le siège de l'association SHMA avant New Iberia, son implantation actuelle.

Dans ce paysage si attachant, le danger des *hurricans* se fait chaque année plus fort, laissant après chacun de leurs passages des prénoms à consonnance terrifiante pour les habitants survivants : Andrew, en 1992, détruira une grande partie de l'œuvre de l'organisation, mettant une nouvelle fois à l'épreuve fondateurs et habitants qui aussitôt reconstruiront, dans la solidarité et l'espérance. Sans attendre, s'aidant les uns les autres. Cette année-là, le *New-York Times*[49] rend hommage à SMHA et aux femmes engagées dans la reconstruction. Plus tard, en 2005, il y aura d'autres *hurricans* : Katrina, et d'autres encore, après lesquels il faut continuer à vivre.

Pendant ces années, là où de chaque côté de la rivière se faisaient face deux églises pour les Blancs, une église pour les Noirs[50], des liens se sont tissés, grâce au travail d'équipe, dénouant les ségrégations d'un passé honteux. Il y aura fallu toute une vie. Sur le terrain de la récolte des cannes à sucre, derrière *the cane curtain*, la missionnaire au travail aura arpenté cette terre devenue sienne. L'aura, lentement mais sûrement, arrachée à ceux qui l'exploitaient et rendue à ceux qui la travaillaient. L'aura modelée, la couvrant de maisons reconstruites, assainies, viabilisées… enfin dignes ! Lui donnant des écoles, des cliniques, des dispensaires. Ouvrant la voie à l'instruction, l'éducation, la santé, la liberté. Apportant, par l'exemple d'une vie, le sens du partage, le modèle d'un entrepreneuriat solidaire et courageux.

Les soutiens fidèles

Sœur Anne-Catherine aura été accompagnée de fidèles soutiens, qui aujourd'hui prolongent l'action entreprise il y a plus d'un demi-siècle. Au premier chef, Lorna Bourg, rencontrée sur les bans de l'Université de La Nouvelle-Orléans, actuelle présidente directrice-générale de SMHA. La cofondatrice de l'association est une partenaire de tous les instants et tous les combats, une amie au soutien indéfectible qui partagea le quotidien de sœur Anne ; c'est une Américaine et une Louisianaise de souche, dont les parents sont issus d'un milieu modeste.

Lorna grandit en Louisiane, suit l'enseignement des sœurs à Bâton Rouge puis étudie à l'Université du Wisconsin, à celle du Massachussets et à Harvard (diplômée de la *J. F. Kennedy School of Government's program for Senior Leaders*), à celle de Louisiane enfin ; elle est titulaire d'un master en psychologie clinique. Son portrait figure dans le *Women Pioneers of*

[49] The New York Times – 10 septembre 1992 - *When Storm Got Tough, The Women Got Tougher*
[50] Correspondance de sœur Marguerite Renaudin, lettre de Nicole Pineau.

the Louisiana Environmental Movement[51]. Elle poursuit, depuis la disparition de sœur Anne-Catherine, sans relâche et avec succès, le développement de SMHA.

En 1980, c'est une sœur de la Providence – ordre de droit pontifical fondé en 1887 qui se consacre à l'enseignement -, Sœur Helen Vinton, qui croise la route de sœur Anne-Catherine et de Lorna Bourg. Sœur Helen, qui a enseigné les sciences après ses études à Saint Mary of-the-Woods College, porte la voix de l'association pour tout ce qui relève du développement rural, dont elle assure la responsabilité au sein de SMHA. Elle a grandi dans un ranch du Nebraska où la philosophie du *can-do* prévalait, elle sait tout faire ! Elle dira :

"*One has to be true to oneself and claim your roots and grow from that*[52]*.*"

L'amie fidèle est aujourd'hui une spécialiste reconnue, qui gère 2 millions de dollars dans des programmes d'investissement, membre fondateur de la réunion des 13 États pour la *Southern Sustainable Agriculture Working Group* (SSAWG), présidente de la *Rural Advancement Foundation*, auteur pour le *Rural Catholic Life magazine.* Elle fut la première femme nommée à la *State Pesticides Commission* en Louisiane. Le *Rev. Dr. Martin Luther King, Jr. Award* lui est attribué dans le diocèse de Lafayette en 2015.

Éloignés dans l'espace mais toujours présents par le cœur et l'intérêt jamais démenti porté à l'œuvre de leur fille, leur sœur, tante, grand-tante, leur parente, leur proche, la famille au grand complet, ainsi que quelques amis, a multiplié les manières de participer à cette immense aventure : dons, soutiens pécuniaires, visites, séjours - inoubliable séjour de sa mère qui venait d'atteindre son quatre-vingtième anniversaire -, et pour les plus jeunes travail bénévole, plusieurs semaines ou davantage, année après année. Ce que sœur Anne-Catherine avait créé était devenu partie prenante de l'histoire familiale. Comme si une part si importante de cette histoire s'était incarnée à tout jamais dans ces terres lointaines, ces paysages de bayous et de maisons coloniales, ces sons mythiques du jazz déferlant sur la capitale de la Louisiane et alentour.

Une vie consacrée

Lorsque sœur Anne-Catherine s'éteint, à l'hôpital de la Nouvelle-Orléans le 3 novembre 1997, des suites d'une maladie combattue de longues années, SMHA est une association qui fait partie de l'âme de l'Amérique. Une association qui a sorti de la pauvreté des milliers de familles noires et rurales, qui a rendu leur dignité et des conditions de vie décente à ces hommes, ces femmes, ces enfants, modifiant à jamais le cours de la vie de leurs descendants. Leur permettant de devenir des êtres libres et responsables d'eux-mêmes.

L'association a fêté en 2019 ses cinquante ans, elle continue, comme sœur Anne-Catherine l'aurait souhaité, à œuvrer pour les pauvres, avant tout à leur donner les moyens d'agir, dans le respect de cette « démarche globale » que la religieuse venue de France avait su mettre en œuvre, sa vie durant, en se faisant *agent of change*.

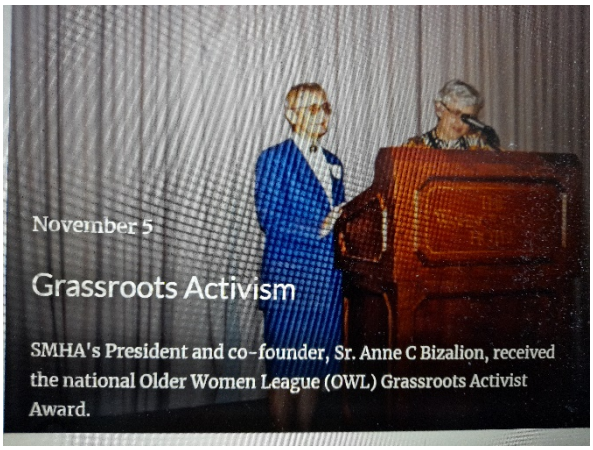
---

[51] Peggy Frankland - *Women Pioneers of the Louisiana Environmental Movement* – University Press of Mississippi – 21 janvier 2015

[52] Site SMHA *:* https://southernmutualhelp.org/wp-content/uploads/2021/12/History.pdf

Sœur Anne reçoit le Fay Bennett Award

(1987) (Source : site SMHA)



(1993 – Source : site SMHA)

Sœur Anne reçoit le Panther's award des mains de

Dixie Horning, Gray Panther Executive Director (1995)

(Source : The Daily Iberian – 7 mars 1995)

Souvenirs des neveux

Souvenirs chez Tante Anne (récit de Marie-Pauline de Ginestel-Richard, nièce de sœur Anne)

J'ai eu la chance inouïe de rendre visite à notre chère Tante Anne, pendant les étés 1980 et 1981.

Dès mon arrivée à Jeannerette, après mon atterrissage à Lafayette, prononcer Laaaaaaafyet' ! j'étais l'heureuse nièce de Sister Anne Catherine, et quel accueil j'ai reçu à ce titre ! Ce fut la découverte pour moi de son charisme, de l'œuvre colossale qu'elle avait entreprise et qu'elle menait sans relâche par amour et avec fermeté !

Quand elle partait rendre visite aux paysans des plantations, la joie des familles de la voir était palpable. Elle savait les rassurer, leur redonner confiance en l'avenir, ne les infantilisait pas, au contraire elle les responsabilisait et les encourageait à retaper, améliorer leur maison. Elle leur apprenait à être fiers de leur savoir-faire ; elle le faisait toujours dans la bonne humeur et avec son rire inoubliable, avec son accent français à couper au couteau ! Je voyais dans sa détermination l'héritage de sa mère ! et sûrement celui de son père, mais que j'ai très peu connu du fait de sa longue maladie.

Et puis le dimanche, quel bonheur d'aller à la messe ! dans une petite église de confession baptiste ; nous étions les seules blanches. Je n'avais jamais vu une telle ferveur, une telle foi démonstratrice et joyeuse ! on s'endimanchait to give tribute to the Lord, on chantait à tue-tête, on dansait, on tapait dans les mains ! Les paroissiens n'avaient rien à envier à Aretha Franklin ou Louis Armstrong !

Puis en 1981, nous sommes parties sillonner les routes de New York States autour de Rochester, à la recherche de fonds auprès d'industriels. Tante Anne se battait !

Elle aimait cette attachante Louisiane, restée française dans l'âme, surtout à New Orleans. Lui rendre visite, c'était découvrir les étendues de plantations de sugar cane, les masures des ouvriers dans lesquels trône un imposant frigidaire, l'apparente quiétude des bayous,

Preservation Hall à New Orleans, having a beignet along the Mississipi River !
Ces voyages furent un trésor !

Voyage au pays de tante Anne (témoignage de Vincent Robert, neveu de sœur Anne)

L'été 76 fut celui de mon premier voyage en Amérique. J'avais l'opportunité d'aller passer 2 mois aux États Unis dont la plus grande partie au Texas chez des éleveurs de vaches limousines, les Detering.

Pour m'y rendre j'avais acheté un billet de bus Greyhound au départ de New-York direction Houston avec arrêts possibles sur la route.

L'idée était bien sûr d'aller enfin voir ma tante Anne dans sa très chère Louisiane. Découvrir la vie d'une Dominicaine des campagnes engagée très tôt pour aider les plus démunis était une superbe opportunité. La tante que l'on voyait peu mais dont toute la famille parlait souvent…. une grande chance pour moi.
Après 2 jours de bus et des arrêts à Atlanta, Raleigh ... arrivée à Jeanerette.
Tante Anne était à l'arrivée et m'attendait avec sa grosse Buick. J'avais un lit dans la salle de séjour de leur petite maison.
J'ai pu passer ainsi quelques jours et découvrir la vie trépidante de ma tante.
J'ai eu l'occasion de visiter un chantier de construction de maisons en bois qu'elle supervisait et finançait. Les heureux bénéficiaires du projet contribuaient à la construction. Ces derniers étaient essentiellement des employés des plantations de canne à sucre de la région. Tante Anne organisait de grandes collectes de fonds avec des soirées Bingo (Loto) à l'hippodrome et dans les clubs de la région (Lafayette, Bâton Rouge…) afin de financer ses projets.

Nous avons aussi pu assister ensemble à une superbe Messe à la Nouvelle Orléans avec chants de negro-spiritual. J'étais surpris d'être le seul blanc dans l'assistance. J'ai pu également découvrir la côte et les bayous avec ses nombreux alligators et ses mousses espagnoles qui poussent sur les Cyprès chauves.

Une soirée fut bien sûr consacrée à une visite au Préservation hall, temple du jazz St Peter street au cœur du French Quarter.

Tante Anne était très gaie et d'un dynamisme à toute épreuve. Elle devait affronter les réticences de certains qui ne voyaient pas toujours d'un très bon œil cette missionnaire blanche qui s'occupait des familles pauvres des plantations.

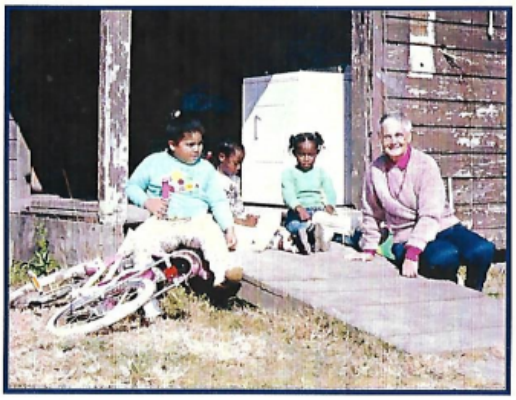
Nous déjeunions toujours avec sa collègue Lorna et avions régulièrement la visite d'Hélène, l'amie fidèle.
Le départ pour Houston mit fin à cette brève incursion dans cette vie pleine de sens et éclairante pour le jeune homme que j'étais.

La maison de sœur Anne et son bureau

(Source : photos personnelles)

Portraits d’Anne lors d’une fête familiale à Saint Marcellin.

Livret des obsèques de Sister Anne



SISTER ANNE CATHERINE BIZALION, O.P.

Saturday, February 5, 1924
Monday, November 3, 1997

Blessed are those who are poor in spirit:
the kindom of heaven is theirs.
Blessed are those who are mourning:
they will be consoled.
Blessed are those who are gentle:
they will inherit the land.
Blessed are those who hunger and thirst for justice:
they will have their fill.
Blessed are those who show mercy to others:
they will be shown mercy
Blessed are those whose hearts are clean:
they will see God.
Blessed are those who work for peace:
they will be called children of God.
Blessed are those who are persecuted because of their struggle for justice:
the kindom of heaven is theirs.

You are fortunate when others insult you and persecute you, and utter every kind of slander against you because of me. Be glad and rejoice, for your reward in heaven is great; they persecuted the prophets before you in the very same way.

Matthew 5:3-11

SISTER ANNE CATHERINE BIZALION, O.P.

Services for Sister Anne Catherine Bizalion, 73, were held at 10 AM Thursday, November 6, 1997 at Our Lady of the Rosary Catholic Church in Jeanerette with interment in the church cemetery. Visitation was at Evangeline Funeral Home in New Iberia on Wednesday with Rosary in French at 7 PM.

A resident of New Iberia, Sister Anne died at 7 PM Monday, November 3, 1997 at Ochsner Hospital in New Orleans.

A native of Grenoble, France, Sister Anne came to the U. S. in 1956 as a Dominican Rural Missionary to work among Louisiana's Rural Poor.

Sister Anne was the first Catholic sister to graduate with a Masters in social work from Tulane University in New Orleans. In 1969, she co-founded the Southern Mutual Help Association, Inc. (SMHA), a Rural Development Organization and served as Executive Director for 25 years, subsequently becoming SMHA's President until her death. In 1973 Sister Anne was selected by Ms. Magazine as one of the outstanding women in America. Under her direction SMHA twice won the Fannie Mae Award for having one of the six best Housing Programs in the U.S. In 1974 Sister Anne received the Lafayette Council on Human Relations Martin Luther King, Jr. Award; in 1993 she received the grassroots activist Older Women's League Award in Washington, D.C., in 1996 the Office of Black Catholic Ministries of the Lafayette Diocese gave her the Martin Luther King, Jr. Award for outstanding service to church and community.

She is mourned by her American family and dear friends Ms. Lorna Bourg and Sister Helen Vinton, SP of New Iberia. She is survived by one brother, Francois Bizalion, three sisters, Elizabeth Robert, Genevieve Broquisse and Marie Arlette deGenestel, all of France.

She was preceded in death by her mother Madame Paule Balay Bizalion and her father Monsieur Robert Bizalion, and her brother Michel Bizalion.

In lieu of flowers, donations may be made in her name to continue her work, to the Southern Mutual Help Association, Inc. of New Iberia.

Pallbearers will be Judy Voehringer Herring, Marion Overton White, Lurcy Marceaux, Irma Lewis, Clementine Matthews and Sarah Brabant.

FR. THOMAS MULLALY
Celebrant
SR. CATHERINE DRAWE
Reader
MARION OVERTON WHITE
Words of Remembrance